

GALERIE CHLOE SALGADO

CAMILLE BENARAB-LOPEZ — SCARS/SIRENS

04 mai 2024 - 22 juin 2024

L'exposition *Scars/Sirens* prend pour point de départ un livre de Joyce Carol Oates, *Nous étions les Mulvaney* (1996), et un séjour de Camille Benarab-Lopez dans l'État de New York, retraçant le parcours fictif de cette famille typiquement américaine. Dans le roman, les Mulvaney forment une famille idéale et apparemment soudée, attachée à la terre autant qu'aux apparences de bonheur qu'ils exhalent. Mais le récit est celui d'une chute sociale qui s'effectue à l'extérieur et à l'intérieur même de la cellule familiale : les liens se fissurent et s'écartèlent en une plaie qu'aucun baume ne peut cicatriser. À la fois terribles et formidables, les Mulvaney sont dépeints dans toute leur complexité psychologique, tâchant de se maintenir dans une Amérique marquée par la tyrannie du paraître. Le sens propre se confond rapidement avec le sens figuré : Oates - également l'autrice d'un autre ouvrage intitulé *Les Chutes* - donne comme théâtre du drame une région constellée par des chutes d'eau mythiques : des chutes d'Ithaca à celles, fameuses, du Niagara. La vie suit son cours tranquille jusqu'à ce qu'un fort dénivelé produise une descente abrupte, autrement dit une cataracte, terme qui désigne une opacification qui brouille à la fois l'eau ou le cristallin de l'œil. Au bruit de la cascade fait écho la détérioration de la vue. De plus, le radical cata- indique un mouvement vers le bas, comme celui des sirènes décrites par la mythologie grecque, créatures mi-humaines mi-animales dont le charme extérieur attire les marins vers les profondeurs et leur perte. L'ombre de ce mythe plane au-dessus du traumatisme familial : c'est le sentiment d'engloutissement qui prime.

Comme elle l'opère régulièrement dans son travail, Camille Benarab-Lopez entremêle une recherche sur la blessure sociale, une attention aux récits collectés et un fort intérêt pour le signe sous toutes ses formes. L'exposition est chapitrée sur le modèle d'un texte en trois parties, chacune introduite par une enseigne lumineuse : « Falls », « Scars » et « Sirens ». Ces signes peuvent être des stigmates de douleur, mais aussi des trophées de guerre ou des emblèmes de courage et d'amour. Ils peuvent également constituer les jalons d'une structure narrative pour une histoire qui finit toujours par marquer les personnes d'un sceau indélébile : la chute (« Falls »), la blessure qui lui survit (« Scars »), et enfin l'appel d'un autre horizon (« Sirens »). Pile de documents épars, inscriptions gravées sur des paysages vaporeux, mains nouant des nœuds, graphèmes issus d'un alphabet rare, blessures bordées de fleurs : Le réel et la fiction ne s'opposent pas de manière dichotomique mais se fondent dans un ensemble complexe de symboles. L'album de famille, avec son lot de non-dits et de secrets, se donne par énigmes visuelles comme pour rappeler que l'image du souvenir compte plus que le souvenir lui-même. En d'autres termes, les relations sont aussi affectives et imaginaires et nous réalisons, sans le savoir, les projets d'autres vies que la nôtre. Au début du roman, Judd, le benjamin des Mulvaney, évoque en effet en ces termes un événement familial qui s'est déroulé à une date précédent sa naissance « Aujourd'hui encore, je jurerais que *j'étais* là. »

Elora Weill-Engerer

GALERIE CHLOE SALGADO

CAMILLE BENARAB-LOPEZ — SCARS/SIRENS

04 May 2024 - 22 June 2024

The exhibition *Scars/Sirens* takes as its starting point a book by Joyce Carol Oates, *We Were the Mulvaneys* (1996), and a journey by Camille Benarab-Lopez to the state of New York, tracing the fictional history of this typically American family. In the novel, the Mulvaneys form an ideal, apparently close-knit family, attached to the land as much as to the appearances of happiness they exude. But the story is one of a social collapse that is taking place both outside and inside the family unit itself: the bonds are cracking and splitting into a wound that no balm can heal. At once terrible and formidable, the Mulvaneys are portrayed in all their psychological complexity, trying to hold their own in an America marked by the tyranny of appearances. The literal sense quickly merges with the figurative: Oates - also the author of another book, *The Falls* - sets the scene for the drama in a region studded with mythical waterfalls: from Ithaca Falls to the famous Niagara Falls. Life goes on at a leisurely pace until a sharp drop in altitude produces a steep descent, otherwise known as a cataract, a term used to describe an opacification that clouds both the water and the lens of the eye. The sound of the waterfall echoes the deterioration of sight. In addition, the radical cata- indicates a downward movement, like that of the sirens described in Greek mythology, half-human, half-animal creatures whose outward charm lures sailors to the depths and their doom. The shadow of this myth hangs over the family trauma: it's the feeling of engulfment that takes precedence.

As she does regularly in her work, Camille Benarab-Lopez interweaves research into social injury, attention to collected narratives and a strong interest in the sign in all its forms. The exhibition is divided into three sections, each introduced by an illuminated sign: « Falls », « Scars » and « Sirens ». These signs can be stigmata of pain, but also trophies of war or emblems of courage and love. They can also be the markers of a narrative structure for a story that always ends up leaving an indelible mark on people: the fall (« Falls »), the wound that survives (« Scars »), and then the call of a new horizon (« Sirens »). Piles of scattered documents, inscriptions engraved on vaporous landscapes, hands tying knots, graphemes from a rare alphabet, wounds edged with flowers: reality and fiction are not dichotomous opposites, but merge in a complex set of symbols. The family album, with all its unspoken words and secrets, is presented in visual enigmas, as if to remind us that the image of the memory counts more than the memory itself. In other words, relationships are as much emotional as they are imaginary, and we unknowingly carry out the plans of lives other than our own. At the beginning of the novel, Judd, the youngest of the Mulvaneys, recalls a family event that took place before he was born: « I'd swear even now, *I'd been there.* »

Elora Weill-Engerer